



Eugène

Paul

EUGÈNE CORNUEL

MORT DANS LES LIGNES ALLEMANDES,
A COURCELLES-LE-COMTE, AVANT LE 10 JANVIER 1915

Promotion 1894. — Lettres.

Plus de cinq ans se sont écoulés depuis la disparition de mon ami Cornuel. Il me semble cependant que je viens de le quitter, tant le souvenir de notre dernière rencontre est présent à ma mémoire. C'était au début de la guerre. Il était sergent au 16^e régiment d'infanterie territoriale. Mon régiment faisait partie du même groupe de divisions. Nous avions été en Belgique ; nous en revenions, serrés de près par les Allemands. Je rencontrai Cornuel pendant cette retraite, le matin du 28 août, sur les bords de la Somme. Ce fut lui qui m'aperçut le premier. Il se précipita vers moi, les bras tendus, les yeux brillants de joie. Ce fut une vigoureuse étreinte ; un sanglot m'étreignait la gorge ; et quand je le regardai il avait aussi des larmes dans les yeux.

Nous venions de vivre les premières semaines de la campagne, semaines d'attente anxieuse et de confiance, de marches forcées au grand soleil d'août, avec le hurlement presque continu du canon tout proche, semaines si pleines et si lourdes, qu'il en reste, de chaque jour, à tous les combattants, le plus poignant souvenir. Il avait souffert de la fatigue ; il avait plus atrocement souffert de notre défaite. Ses yeux humides disaient toute cette souffrance. Et cependant ce fut un cri de confiance joyeuse qui jaillit de ses lèvres : « Courage, mon vieux ! Tenons encore un mois ! Les Boches sont à bout ! Nous allons les battre ! » Il y avait en lui une fièvre, un enthousiasme qui lui donnaient une mâle beauté. Il était nu-tête ; sa barbe châtain clair avec des coulées fauves, sa chevelure touffue, ondulée et brillante, encadraient son beau visage allongé, fortement modelé, sec, au front haut, au regard clair et vif, au teint chaud hâlé par les rayons caniculaires. Il parlait vite. Il était sûr de la victoire ! Et la vie, après, serait belle, serait bonne ! Mais sa voix trahissait une profonde émotion, laissant deviner qu'il sentait l'immense péril que nous courrions alors et qu'il avait fait, pour la France, le sacrifice de sa vie et de ses plus chères affections.

Trois semaines après, il était grièvement blessé, entre Albert et Bapaume. Les Allemands le recueillirent sur le champ de bataille. Mais ils le gardèrent — pour quelles raisons ? — dans une ambulance voisine des premières lignes, à Courcelles-le-Comte. C'est là qu'il mourut, à une date inconnue, avec la suprême consolation d'entendre le canon jusqu'à sa mort et de savoir les Boches arrêtés. Quels furent ses derniers instants ? Nul ne le sait. Mais il avait prévu sa fin, et dans la dernière lettre qu'il écrivit aux siens, le 25 septembre 1914, « Vous saurez, dit-il, que ma dernière pensée a été en même temps pour la France, et pour vous trois, mes chéris ».

Essaierai-je d'indiquer à grands traits les dates et les faits de sa trop courte carrière ? Il est né le 21 mai 1875 à Wizernes, près de Saint-Omer, où son père était instituteur. Il était le

troisième fils d'une belle famille de quatre garçons. A neuf ans, il entrait au collège de Saint-Paul. C'était bien l'enfant le moins désigné pour se plaire dans un internat. Timide et tendre, quelque peu indiscipliné, il avait un immense besoin d'affection et de liberté. Il dut refréner sa nature ; et il garda un si amer souvenir de cette première partie de sa jeunesse qu'il avait juré que jamais ses enfants ne subiraient les mêmes épreuves. Son vœu est exaucé. Une mère pleine de dévouement, gardienne attentive de sa pensée, leur assure la vie de famille et l'éducation qu'il avait rêvées pour eux.

Il réussit brillamment au baccalauréat, si brillamment qu'une fête fut organisée au collège en son honneur. Il fut envoyé au lycée de Lille, en rhétorique supérieure. L'année suivante, il était reçu à Saint-Cloud ; c'est à son père que notre École doit la bonne fortune d'avoir pu l'accueillir comme élève. Il y arrivait venant d'un tout autre point de l'horizon universitaire que la plupart de ses camarades ; et ce n'est pas sans quelque inquiétude qu'il entrait dans un milieu dont il n'avait jusque-là qu'une idée très vague. L'investiture officielle, dit-il, lui fut donnée au grand amphithéâtre, un soir, à cinq heures, par M. Jacoulet. « J'avais dix-neuf ans. Un séjour de dix ans dans les lycées avait déposé à la surface de mon esprit quelques tendances frondeuses et une affectation d'irrévérence à l'égard des prédications morales. La parole du directeur n'eut pas de peine à percer cette mince couche de scepticisme, pour aller réveiller au fond de moi-même toute la bonne volonté naïve que je tenais prête pour une œuvre dont la beauté m'était ainsi révélée... Je sentis que cette École me serait bonne et que je l'adopterais de cœur et d'esprit. » Non seulement il l'adopta, non seulement il fut bientôt pénétré de cet esprit de Saint-Cloud qu'il déclare essentiellement fait de probité et de modestie, mais il garda « toujours une reconnaissance émue pour l'École à laquelle nous devons deux belles années de notre jeunesse, l'élargissement de notre horizon intellectuel, une bonne part de la foi qui nous anime en la nécessité de

l'éducation populaire et tout ce que nous pouvons mettre d'habileté à la servir ».

A cette éducation populaire il consacra toute son intelligence et tout son cœur. Il enthousiasmait ses élèves par sa verve étincelante, il les charmait par son exquise finesse littéraire ; il les prenait par sa simplicité familière et cordiale ; il les aimait et il en était adoré. Il n'a laissé que des amis dans toutes les écoles normales où il a enseigné : à Bourges, à Caen, à Beauvais, à Auteuil, à Saint-Cloud. Sa modestie, son affabilité, son désir ardent de rendre service étaient tels qu'il restait le confident de ses élèves longtemps après les avoir quittés, un confident éclairé, plein d'indulgence, qui aidait de ses conseils... et de sa bourse lorsqu'il en était besoin et lorsqu'elle n'était pas vide : car il n'estimait l'argent qu'en raison des services qu'il peut rendre.

L'enseignement ne pouvait suffire à son activité. Sa puissance de travail était considérable. Il lisait tout, il s'intéressait à tout. Sa table était couverte de livres anciens ou récents, de revues, de journaux, d'objets d'art dont il aimait à s'entourer. A Caen, il suivit les cours d'histoire de la Faculté. Il fut, à Auteuil, l'un des piliers de l'*École Nouvelle*. A Saint-Cloud, il écrivit son livre : *La Vie et les Aventures du général La Fayette*.

Il se fût défendu d'être un pédagogue. Mais d'instinct il devinait l'âme de l'enfant, il avait un sens aigu de ses besoins, de ses procédés d'acquisition. C'est d'une plume très fine et très avertie qu'il dédiait, chaque semaine, dans l'*École Nouvelle*, quelques lignes aux instituteurs. Il n'est personne d'entre nous qui n'ait lu ses merveilleux *Placide*, si étonnants par la diversité des sujets traités, leur psychologie profonde, l'esprit libéral qui les animait.

Il lui restait, de ses études historiques, le goût de la recherche. C'était un habitué de la Bibliothèque nationale. Ce passionné, comme il s'appelle lui-même, nourrissait une grande tendresse pour ceux qu'une passion ardente avait animés. Ce libéral, d'une conviction républicaine si sincère,

d'une foi démocratique si inébranlable que plus d'une fois son cœur eut à en saigner, s'éprit d'enthousiasme pour l'un des plus chauds défenseurs de la Liberté : La Fayette. Et il éleva à son héros un monument magnifique, en écrivant pour les enfants de France un livre que tous devraient lire.

Mais quelque intérêt qu'il apportât à ses travaux professionnels, il savait trouver des loisirs qu'il consacrait à sa muse avec le même cœur toujours aussi jeune, ingénu et ardent. Je le revois à Saint-Cloud, sous la clarté de sa lampe, le visage baigné de lumière, la chevelure exubérante, marque indiscutable, disait-il lui-même avec son fin sourire, d'un tempérament lyrique. Vingt fois sur le métier il remettait son ouvrage ; et quand il était enfin satisfait de son œuvre, il lui accordait les honneurs de son recueil, jardin secret où il ne donnait à personne le droit de jeter un regard. Il se réservait le privilège de lire lui-même ses poésies. Bien souvent, le soir dans sa chambre, il me déclama ses vers, au style nerveux, frémissant et parfois éclatant. Comme s'il eût eu, dès cette époque lointaine, la prescience de sa mort, il aimait entre tous un long poème, *Le Retour à la terre*, où il exaltait la beauté de la vie impérissable, qui de la mort même fait jaillir ses sources éternelles.

Pour que l'Humanité vive, il faut que je meure ;
Il le faut. Et demain peut-être, les héros,
Les sauveurs à venir dont le pauvre attend l'heure
Se lèveront de la poussière de mes os.

Je voudrais couronner par ces beaux vers, qui sont sa pensée vivante et radieuse, l'humble monument que lui élèvent ici ma vieille amitié et mon souvenir ému ⁽¹⁾.

L. PASTOURIAUX.

(1) Son frère, Paul Cornuel, professeur agrégé d'anglais au lycée Voltaire, ancien boursier du Tour du monde, fut porté disparu le 6 octobre 1915, près de Souain.